



Item

Mise en scène et scénographie **François Tanguy**

PRESSE



• **Le Monde** • Dimanche 15 décembre 2019 • Par Brigitte Salino

François Tanguy nous emmène dans la forêt de l'imaginaire (...)

Dans *Item*, tout va selon la définition du mot selon le dictionnaire Larousse : « de même, en outre, de plus », François Tanguy réunit Robert Walser, Plutarque, Dostoïevski, Ovide, L'Arioste, Goethe et Brecht. De l'un à l'autre, on parcourt de nombreux dédales, de la pensée, de la maladie et de la mort, de la nausée et de la beauté. (...) Telle est la force du Radeau. Elle naît d'une poésie nourrie d'images, de sons, de mots qui obéissent à une logique du décalage, du contraste et du lyrisme. (...)

• **Mediapart** • Mardi 03 décembre 2019 • Par Jean-Pierre Thibaudat

Ô «Item», suspends ton vol

Une nouvelle merveille indescriptible du Théâtre du Radeau et de François Tanguy créée en novembre dans leur tanière de la Fonderie du Mans, commence une longue tournée à Gennevilliers. Nom de code : «Item». Comment, ici, saisir l'insaisissable ? Item, comment dire, ici, le mouvement d'«Item», sans le figer ? (...)

• **Journal La Terrasse** • Mardi 26 novembre 2019 • Par Manuel Piolat Soleymat

Item de François Tanguy

Dans le cadre du Festival d'Automne à Paris, le Théâtre du Radeau présente *Item*, sa dix-huitième création, au T2G – Théâtre de Gennevilliers. Une succession de mouvements, de mots, d'images, de musiques, de figures, de sons... Une plongée vertigineuse dans la densité de l'instant. (...)

François Tanguy emmène le public dans la forêt de l'imaginaire

La troupe du Radeau présente son nouveau spectacle, « Item », au T2G de Gennevilliers, puis en tournée à travers la France

THÉÂTRE

On ne dit plus beaucoup « monter sur les planches ». L'expression a vieilli, elle appartient à un temps où le bois était le principal attribut des scènes, et aujourd'hui, elle a presque un côté ringard. Il y a pourtant quelque chose de noble dans le mot « planches ». Une humilité aussi, qui renvoie à un artisanat. On y pense quand on voit *Item*, la nouvelle création du Théâtre du Radeau : le décor est en bois, comme dans tous les spectacles de la troupe du Mans, dirigée par François Tanguy. Du bois brut, des panneaux, des portes et des planches dont l'agencement sans cesse renouvelé produit des merveilles : on se croirait dans une forêt où les arbres dessinent des paysages changeants, où éclôt la lumière d'une clairière, où passent les ombres des cimes.

Et dans cette forêt, qui est celle de l'imaginaire, on voit des personnages qui renvoient à tous les temps du théâtre et de la littérature. Ils peuvent porter des costumes noirs Mitteleuropa, des robes blanches fin XIX^e, des per-ruques Ancien Régime et des tuniques antiques, et les accommoder des plus extravagantes coiffes, fleurs, métal, gueules d'animaux. Ils sont d'un temps immémorial, presque archaïque,

et ils ne se tiennent pas « sur les planches » comme il est convenu d'ordinaire : quand on les voit, mis en scène par François Tanguy, on pense à ceux qui ont déplacé le regard, au théâtre. A Kantor et à Grüber, par exemple.

Poésie nourrie d'images

Et puis, il y a des leitmotifs qui reviennent dans les spectacles du Radeau : les sonneries des cloches, le chant des oiseaux, le claquement des orages, toute une présence qui berce l'humanité depuis si longtemps, et que François Tanguy ravive, en contrepoint aux histoires qu'il fait entendre, et qui sont toujours des bribes d'histoire. On ne va pas voir un spectacle du Radeau pour suivre une pièce du début à la fin, on y va pour écouter des textes multiples qui finissent par composer une pièce, comme les musiques multiples qui composent la bande-son finissent par composer une seule partition.

Dans *Item*, tout va selon la définition du mot selon le Larousse : « de même, en outre, de plus », François Tanguy réunit Robert Walser, Plutarque, Dostoïevski, Ovide, L'Arioste, Goethe et Brecht. De l'un à l'autre, on parcourt de nombreux dédales, de la pensée, de la maladie et de la mort, de la nausée et de la beauté. Chaque fois, tout se passe comme si des

éclairs nous frappaient. « Je croyais aveuglément que, par je ne sais quel miracle, par je ne sais quelles circonstances extérieures, tout viendrait d'un seul coup s'ouvrir, s'épanouir », dit l'homme des *Carnets du sous-sol*. Et nous, spectateurs, sommes devant un théâtre qui fait que, le temps de la représentation, tout peut « s'ouvrir, s'épanouir ».

Telle est la force du Radeau. Elle naît d'une poésie nourrie d'images, de sons, de mots qui obéissent à une logique du décalage, du contraste et du lyrisme. Et elle touche chacun, dans la salle, d'une manière très personnelle. Cela, qui est souvent vrai au théâtre, l'est encore plus dans les spectacles de François Tanguy. Pour cette raison, on ne peut que recommander à chacun d'aller vivre sa propre expérience d'*Item* à Gennevilliers, ou dans les villes de France qui accueilleront le spectacle en 2020. ■

BRIGITTE SALINO

Item, par le Théâtre du Radeau, mis en scène par François Tanguy. Avec Frode Bjornstad, Laurence Chable, Martine Dupé, Erik Gerken, Vincent Joly. T2G, 41, avenue des Grésillons, Gennevilliers (Hauts-de-Seine). Jusqu'au 16 décembre. Dans le cadre du Festival d'automne. Puis en tournée en 2020.



Ô «Item», suspends ton vol

Une nouvelle merveille indescriptible du Théâtre du Radeau et de François Tanguy créée en novembre dans leur tanière de la Fonderie du Mans, commence une longue tournée à Gennevilliers. Nom de code : «Item». Comment, ici, saisir l'insaisissable ? Item, comment dire, ici, le mouvement d'«Item», sans le figer ?

moment d'«Item» © Jean-pierre Estournet

Ils reviennent. Ils viennent de là-bas, du fond du plateau, ils se fauillent dans des entrelacs de panneaux, de tables en Formica, de chaises de cantine, de cadres vides. Ils reviennent. De loin, d'autres spectacles, de la rue d'à côté, de l'étranger, d'un livre lu jusqu'au petit matin, d'un songe.



Poésie du passage, élégie du furtif

Ce sont des revenants. Elles, ils portent perruques, robes de bal, couronnes royales bricolées avec ce papier doré dont on enveloppe les tablettes de chocolat. Ils sont des êtres de théâtre, ils ne sont bons qu'à ça, comme dirait Beckett. L'un porte un bout d'armure de chevalier, l'autre une tête de minotaure faite de lamelles métalliques ou encore une plume parachevant un cercle métallique. Ils montent sur des tables ou se fauillent dessous, deux femmes nous tournent le dos et regardent par la fenêtre.

moment d'«Item» © Jean-pierre Estournet

Celui-ci s'assoit à une table et enroule des tableaux sortis de leur cadre, celui-là déplace une bassine de fleurs, d'autres encore, ou les mêmes, déplacent des panneaux muraux, des cadres vides.

L'un se grime le visage en rouge, non comme un clown, quoique, plutôt comme un supplicié, l'autre porte une moustache postiche d'une épaisseur à rendre jaloux Groucho Marx. C'est lui qui apparaît en premier.



Tous portent des mots comme ils portent des redingotes lestées de pluie, de neige fondue, de nuits sans sommeil. Des mots amis d'écrivains aimés que François Tanguy appelle souvent par leur prénom comme des vieilles connaissances. Des musiques qui n'illustrent rien, les accompagnent ou pas, s'immisçant par effluves lointaines ou brefs déferlements, tandis que les lumières jouent au chat et à la souris. Tout ne va être qu'une litanie d'apparitions et de disparitions, de mouvements furtifs, de soudains saisissements. Poésie du passage, élégie du furtif. Brisons là.

Moment d'«Item» © Jean-pierre Estournet

Comme tous les autres spectacles (mot fallacieux, impropre, trompeur) du Théâtre du Radeau, *Item*, le dernier né, laisse le « critique de théâtre » au bord du renoncement. Comment dire, dans sa désarmante complexité, ce qui est tout bonnement indescriptible puisque toute description forcément linéaire réduit à un inventaire notarial les lignes de force, les corps-à-corps multiples et entrelacés de la chose vue et entendue. Certes, dira le lecteur impatient ou tatillon, c'est là le lot de tout spectacle, arrêtez de faire le malin. Sans doute.

Mais, d'un spectacle à l'autre, Tanguy et sa bande poussent le théâtre, cet art de l'espace, du temps, du mouvement, du son (mots, musiques) et de la lumière, à fond les manettes en jouant sur ce qui est propre au théâtre, à savoir la disparition inhérente à toute représentation, en la poussant dans ses derniers retranchements, en la démultipliant, en faisant de l'apparition/disparition le tempo du spectacle. Chaque scène, suspension entre deux chutes, constituant un temps d'apaisement et d'effleurement comme ce temps bref des longues marches en montagne où l'on s'arrête un instant pour toiser le paysage et en tutoyer la poésie tout en écoutant le chant des oiseaux alentour. Dans *Item*, ce paysage peut être un tableau célèbre ou pas, et, brièvement, une paysagère et verdoyante vidéo.

Dans la clairière Grüber

Au printemps dernier, j'avais pu assister à l'une des premières séances de travail dans « la clairière Grüber », ainsi nommée parce que le grand metteur en scène allemand Klaus Michael Grüber aimait s'y attarder. Il y avait là les comédiens d'Item : Frode Bjørnstad, Laurence Chable, Vincent Joly, piliers de biens des spectacles du Radeau, et Erik Gerken qui revenait après des années (c'est un

comédien fidèle des spectacles de Nathalie Béasse). Nouvelle venue, Martine Dupé les rejoindrait plus tard. Etait également présent Eric Goutard avec qui Tanguy élabore les sons des spectacles. Le titre Item n'existait pas encore.

Sur la table entourée d'arbres et de chants d'oiseaux, des livres ouverts. Parmi eux, ceux de « Robert » (Walser), familial lui aussi des spectacles du Radeau. « Ça se déboîte constamment », disait Tanguy en parlant de l'écriture de « Robert ». Il en va de même de l'écriture de ses spectacles. L'indispensable et vieux compagnon « Fédor » (Dostoïevski) était là lui aussi. Des pages de Robert et Fédor traversent Item (un livret des textes et des musiques du spectacle est distribué aux spectateurs à la sortie). D'autres auteurs lus ce jour-là dans la clairière (le Cardinal de Retz, Gogol, Kafka, André Bernold) n'y figurent pas, ce qui ne veut pas dire qu'ils ne sont pas là, à l'ombre d'un costume, d'un accessoire ou d'un tableau.

L'un des textes dits, extrait de L'Idiot, est ainsi transcrit dans le livret distribué aux spectateurs :

« ... - Mais vous savez, j'ai passé tellement de temps à regarder, par cette fenêtre, et tellement réfléchi... sur tout le monde que.. Les morts, ils n'ont pas d'âge, vous savez ? ... La semaine dernière encore, je me suis dit, en me réveillant la nuit... Et vous savez ce qui vous fait le plus peur ? c'est notre sincérité qui vous fait le plus peur, et même si vous nous méprisez ! Et ça aussi, au même moment, la nuit, là, j'ai pensé ça... Vous pensez que je voulais me moquer de vous, tout à l'heure ? Non, je ne voulais pas me moquer de vous, je voulais vous faire un compliment...

- Oui, mais, qu'est-ce que je... ? Je voulais encore dire quelque chose...

- Oui, voilà : quand vous preniez congé tout à l'heure, je me suis dit brusquement : voilà ces gens, c'est la dernière fois qu'ils existent, là, maintenant, oui, la dernière fois ! Et les arbres pareil... Tout ce qui existera, ce sera le mur de briques, le mur rouge de l'immeuble Meyer, le petit pan de mur jaune... Ma fenêtre donne sur lui... et bien tout ça, il faut que tu leur dises... essaie, dis-leur : Tiens cette beauté (...) » (traduction André Markowicz).

Le petit pan de mur jaune

Bien sûr le « petit pan de mur jaune » n'est pas dans le texte de Dostoïevski, mais provient en ligne directe de Marcel Proust, ces pages de La Recherche où « Marcel » décrit la mort de Bergotte regardant le tableau Vue de Delf de Vermeer et s'attardant sur le « petit pan de mur jaune » sur la droite du tableau évoqué par un critique. François Tanguy avait fait référence à ces pages l'an dernier lorsqu'il avait été le parrain du festival Théâtre en mai à Dijon, en s'adressant au public le premier jour du festival (lire ici). Recherche en main, il avait lu : « Grâce à l'article du critique, il [Bergotte] remarqua pour la première fois des petits personnages en bleu, que le sable était rose, et enfin la précieuse matière du tout petit pan de mur jaune. Ses étourdissements augmentaient ; il attachait son regard comme un enfant à un papillon jaune qu'il veut saisir, au précieux petit pan de mur jaune. » « C'est ainsi que j'aurais dû écrire », disait-il.

Oui, c'est ainsi qu'il faudrait sans doute parler des spectacles de Tanguy. Mais les spectacles passent, ceux de Tanguy ne cessent de se faire et se défaire, le petit pan de mur jaune, lui, demeure, à la même place, immuable. Alors on prend, forcément, la tangente. On écrit par exemple qu'Item d'un côté n'a jamais autant convoqué de textes parlant de la maladie et de la mort, et, d'un autre côté, n'a jamais autant convoqué de tableaux de maîtres figés dans leur éternité, jusqu'à cette collusion repérée dans Dostoïevski où il est question de « peindre le visage d'un condamné une minute avant la guillotine ».

Pour moi, le petit pan de mur jaune d'Item (à chacun le sien), c'est peut-être d'abord ce voile de tissu qui, au second plan, ne dévoile ni ne cache quoi que ce soit, attendant qu'un vent le soulève. Et le vent vient au mitan d'Item ; le rideau se gonfle à peine et cela suffit. Un peu plus tard, il remet ça, alors la voile qu'il est devenu nous entraîne par les mers insondables du souvenir jusque dans la Bérénice de Grüber (le revoilà) sur la scène du Français où Gilles Aillaud avait fait en sorte qu'un tulle léger, au second plan, soit constamment frémissant.

Le spectacle a été créé à la Fonderie du Mans le 5 novembre et donné jusqu'au 23 nov, il sera du 6 au 16 déc au T2G à Gennevilliers dans le cadre du Festival d'automne : vend 6 à 20h, sam 7 à 18h, dim 8 à 16h, lun 9 à 20h, jeu 12 déc à 14h30 & 20h, vend 13 déc à 20h, sam 14 à 18h, dim 15 à 16h, lun 16 à 20h

suite de la tournée:

du 8 au 16 janv au Théâtre national de Strasbourg, du 11 au 15 fév à la MC2 Grenoble, les 11 et 12 mars au CDN de Besançon, du 10 au 13 juin au Théâtre Garonne de Toulouse.



MES ET SCÉNOGRAPHIE FRANÇOIS TANGUY

Item de François Tanguy

Dans le cadre du Festival d'Automne à Paris, le Théâtre du Radeau présente *Item*, sa dix-huitième création, au T2G – Théâtre de Gennevilliers. Une succession de mouvements, de mots, d'images, de musiques, de figures, de sons... Une plongée vertigineuse dans la densité de l'instant.

©Item, dernière création du Théâtre du Radeau. Crédit : Jean-Pierre Estournet

Si l'on considère notre époque comme une ère de l'efficacité et du consensuel, de l'uniformisation, pour ne pas dire de la simplification, les œuvres scéniques que conçoit François Tanguy depuis le début des années 1980, avec sa compagnie Le Théâtre du Radeau, ont quelque chose de profondément anachronique. Quelque chose qui laisse en tête une impression de liberté, de résistance, d'extravagance poétique. Après *Soubresaut* il y a trois ans, le metteur en scène et scénographe (installé au Mans, dans les locaux d'une ancienne succursale automobile, *La Fonderie*, devenue lieu de création et de résidences artistiques) poursuit son chemin de singularité avec *Item*, une suite de tableaux mouvants à travers lesquels nous parvenons des éclats d'intensité et d'inattendu. Des éclats de drôlerie, aussi. Car, peut-être encore davantage que lors des anciennes propositions du Théâtre du Radeau, les panoramas entre musique et littérature de ce nouveau spectacle ne se situent jamais très loin d'une forme de loufoquerie.

Trajectoires loufoques et poétiques

On est en effet, ici, bien loin de tout esprit de sérieux. Une forme d'absurde, même, affleure tout au long de la représentation. Fidèle à l'univers esthétique qui a fait son succès, François Tanguy installe ses cinq interprètes (Frode Bjørnstad, Laurence Chable, Martine Dupé, Erik Gerken et Vincent Joly) au sein d'un bric-à-brac de tables, de chaises, de banquettes, de meubles, de châssis, de planches et de panneaux de toutes tailles, de tous styles. Cet ensemble d'objets disparates participe aux mouvements perpétuels de composition, décomposition et recomposition qu'impulsent les personnages convoqués devant nous. Sur des airs de Wagner, Dvorak, Ligeti, Bartok, Sibelius, Chostakovitch..., ils disent (en français, en italien et en allemand) des extraits de textes de Walser, Plutarque, Ovide, Dostoïevski, L'Arioste, Goethe, Brecht. Ces êtres baroques sont assis sur des tables, debout sur des meubles, vont d'un point à un autre du plateau en déplaçant et franchissant toutes sortes d'objets. Au plus vivant de ce qu'ils sont, ils dessinent des trajectoires de théâtre instables qui offrent en partage la densité du présent.

Par Manuel Piolat Soleymat

A PROPOS DE L'ÉVÉNEMENT

Item de François Tanguy / du Vendredi 6 décembre 2019 au Lundi 16 décembre 2019 / T2G - Théâtre de Gennevilliers / 41 avenue des Grésillons, 92230 Gennevilliers

Le lundi, le jeudi et le vendredi à 20h, le samedi à 18h, le dimanche à 16h. Durée de la représentation : 1h35. Spectacle vu le 19 novembre 2019 à la Fonderie, au Mans. Dans le cadre du Festival d'Automne à Paris. Tél. : 01 41 32 26 26. www.theatre2gennevilliers.com.

Egalement du 8 au 16 janvier 2020 au Théâtre national de Strasbourg, **du 11 au 15 février à la MC2 à Grenoble**, les 11 et 12 mars au Centre dramatique national de Besançon, du 10 au 13 juin au Théâtre Garonne à Toulouse.